

Gymnase du Bugnon

*Le Corps:*  
*images*

Alice Grosjean  
Yves Zbinden

janvier - décembre 2001

## Tables des matières

|                                    |       |
|------------------------------------|-------|
| Elle voulait te dire . . . . .     | p. 4  |
| Le Petit Chaperon Noir . . . . .   | p. 7  |
| Ma doléance . . . . .              | p. 9  |
| Pardon . . . . .                   | p. 11 |
| Images . . . . .                   | p. 13 |
| Je(u) . . . . .                    | p. 16 |
| La voie ferrée. . . . .            | p. 20 |
| Névroses . . . . .                 | p. 22 |
| De la poupée à la statue . . . . . | p. 25 |
| Cru . . . . .                      | p. 27 |
| <br>                               |       |
| Bibliographie. . . . .             | p. 32 |

« toujours à la recherche de l'ultime provocation dans l'air du temps, des malades photographiés en gros plan et dans l'expression de la mort inscrite sur leur visage, et les condamnés à vie, même traitement, et les femmes enceintes, et les sexes exhibés comme des banderoles, tout était donc bien à faire vendre, mais l'offensive la plus vigoureuse portait sur les milieux de l'art, et les collectionneurs avant tout, coupables de ne tenir compte de rien, ni critères moraux ni respect du semblable »

Bernard Comment  
in  
*Le colloque des bustes*

## ELLE VOULAIT TE DIRE

Elle voulait te dire. Elle voulait te dire ce bruit qu'elle avait dans les oreilles. Elle voulait te raconter comment il lui frappait paisiblement les tympans, puis, sans prévenir, sortait ses ongles et les faisait crisser comme une craie sur un tableau noir, laissant derrière eux des traînées rouges qui se permettaient surnoisement de s'évader, avides du grand jour, avides d'oxygène et de liberté et parcouraient tout son corps, enlaçant ses chevilles, se frottant contre ses cuisses, effleurant ses hanches, chatouillant ses aisselles et s'enroulant autour de son cou pour avoir une meilleure emprise sur elle et sur sa respiration qui devenait de plus en plus irrégulière, de plus en plus rapide, effrayée par ces traînées rouges qui prenaient l'allure de serpents venimeux qui malicieusement allaient se mettre sur sa nuque, derrière ses oreilles, proche de leur lieu de naissance, poussées par une incompréhensible nostalgie et une symbolique biblique de méchanceté nommée instinct qui les font se mouvoir jusqu'à l'entrée des oreilles pour pouvoir y pénétrer et aller remuer le couteau dans la plaie, les empêcher de se refermer, de cicatriser, de guérir, pour que les plaies restent plaies, ou placenta, pour aller se nourrir d'eux-mêmes, pour laisser le sang qui leur donne vie couler. La vie coule dans le sang qui coule. La vie coule dans le sang. La vie coule. Elle se noie. Elle se noie dans son sang, elle se noie dans les serpents venimeux, elle se noie sur son corps qu'elle ne reconnaît plus, qui ne peut plus être le sien car tellement défiguré par les serpents, par le sang, par le sang qui ne coule plus dans les veines, dans elle, mais sur elle. La vie est sur elle et la défigure, la ronge la fouette, la réduit en lambeaux de chair et lui fait siffler et lui casse les oreilles.

Elle voulait te dire le cri qu'elle a poussé alors, qu'elle a poussé de toutes ses forces, de toute la vie qui restait en elle et qui s'est écoulée hors d'elle, par ses oreilles, par son nez, par sa bouche, qui s'écoule et qui ruisselle comme des menstruations, tachant tout sur son passage. La vie et le sang s'affichent et se placardent sur son visage, sur ses lèvres la recouvrent alors qu'elle se sent nue, alors qu'elle a honte, honte de voir ce sang, ces serpents, cette vie, ce fantasme, cet amour, cette haine, parader sur elle.

Elle voulait te raconter le cri qu'elle avait poussé parce qu'elle ne comprenait plus. Elle voulait te dire qu'elle ne comprenait pas que le plus profond d'elle-même, que son fort le plus intérieur se promènât sur elle, que ses désirs et ses hantises, idées et phobies, histoires et mensonges, aventures et souvenirs déambulassent paisiblement sur les sentiers de ses membres, n'épargnant aucun chemin, aucune pelouse, aucune colline, aucun pont.

Elle voulait te raconter la course poursuite qui s'est alors produite. Elle voulait te dire comment elle a suivi du regard les ondulations, puis comment elle les a pourchassées, s'égayant, ne trouvant plus ni queue ni tête, car s'enfonçant en elle, à l'intérieur d'elle, se propageant telles des ondes, perturbant son espace interne où les serpents s'emmêlaient et lui emmêlaient l'esprit, la secouaient, et revenaient à la surface ; et la vie, suivie de la conscience et de l'imagination refaisaient également surface afin de s'exposer, de se montrer afin d'être reconnus, afin de ne pas être ignorés, oubliés. C'est le sang, c'est la vie qui s'impose, qui fait sa révolution, qui demande la démocratie et qui, s'il le faut, imposera sa dictature. C'est cette même vie qui chauffe, qui frissonne, qui bouillonne, qui enchante ou qui terrorise, qui se

donne ou qui s'enlève, qui apparaît ou s'évapore, ce sont toujours les mêmes questions, les mêmes simplicités si complexes qui ne finiront jamais de lui marquer le corps, cette vie qui doit être vue, que ce soit en exposition ou par contraste, seule ou accompagnée et qui renvoie à l'intérieur le vide de l'extérieur qui pourra se nourrir de ces serpents sanguins qui circulent à sa proximité, créant des tensions et des malaises perturbants, créant spasmes et tremblements dans tout son organisme mais qui peuvent, elle voulait te raconter, mais qui peuvent devenir caresses, qui peuvent se métamorphoser en douceurs câlines, en tendresse qui comblent le vide.

Elle voulait te dire les baisers. Elle voulait te transmettre les baisers, elle voulait t'expliquer, mais c'était trop incroyable, trop inimaginable. C'est trop ridicule, trop absurde, trop inintéressant pour toi. Elle voulait te transmettre. Ca ne se fait pas, elle ne peut pas, tu ne peux pas. Tu vas lui montrer, tu vas lui dire, tu vas lui expliquer.

Elle voulait te dire.  
Elle s'est engloutie.

« Les gens ça gesticule, ça se frotte, c'est rien que du mouvement, ils sont vides. »

Virginie Despentes  
in  
*Baise-moi*

## **LE PETIT CHAPERON NOIR**

Le Petit Chaperon Rouge se promène dans les bois. Mais son chaperon n'est pas rouge : il est noir. On ferait alors mieux d'appeler le Petit Chaperon Rouge le Petit Chaperon Noir. Donc, le Petit Chaperon Noir se promène dans les bois. Il arrive près d'une rivière d'eau limpide bordée de pâquerettes imitant le soleil brillant dans un ciel chaud, clair, d'un bleu éclatant d'une merveilleuse journée d'été à une époque où il n'y avait pas de pollution et de centrales nucléaires. Le Petit Chaperon Noir est donc au bord de cette rivière d'eau limpide bordée de pâquerettes. Mais l'eau limpide n'est pas limpide : elle est trouble, d'un rouge noirâtre : c'est une rivière de sang. Et elle n'est pas bordée de pâquerettes mais de roses. Les roses n'ont pas de pétales mais ont d'autant plus d'épines. Le Petit Chaperon Noir arrive donc près d'une rivière de sang bordée de roses sans pétales mais avec d'autant plus d'épines. Il tombe dedans.

On suppose qu'il est mort.

Voilà comment une belle histoire devient film d'horreur.

« Je préférerais passer pour une salope, en devenir une authentique. « *Salope* : moralement répugnante. » Voilà qui était plus respectable à mes yeux, voilà qui permettrait à ma conscience de combler ses failles et ses ignorances, contre l'horreur de mon corps »

Alice Massat  
in  
*Le ministère de l'intérieur*

## MA DOLEANCE

Ce serait pour une réclamation : j'aimerais être belle. Je voudrais être belle plutôt qu'intelligente. Je suis insatisfaite. Il doit y avoir une erreur. Cela doit être un défaut de fabrication. J'aurais dû conserver le numéro de série. Pourquoi ne suis-je pas belle ? Pourquoi est-ce que je ne correspond pas aux critères de beauté actuels ?

Peut-être alors pouvez-vous me renseigner. Pourriez-vous m'indiquer le chemin qui mène à la Belle au bois dormant qui sommeille en moi afin que je puisse lui donner un baiser pour qu'elle s'éveille et apparaisse ? Ou alors peut-être pourriez-vous me donner la date et l'heure exactes ainsi que l'endroit où je puis rencontrer la fée qui transformera la Cendrillon que je suis en somptueuse et étincelante princesse ? Ou je peux également vous proposer un échange : beauté contre neurones.

Je viens faire une réclamation : je voudrais être conne et belle. Je préférerais être belle et conne plutôt que laide et intelligente. Il vaut mieux être belle, la vie serait plus facile. Je n'aurais rien à comprendre, rien à réfléchir : je n'aurais qu'à laisser les choses aller. Je n'aurais qu'à faire de grands sourires. Je serais ravie d'être regardée et admirée, cela me remplirait de satisfaction. Je n'aurais qu'à sourire béatement et toute une série de splendides et sordides piranhas tourneraient autour de moi dans l'attente de me sauter dessus pour me consommer. Je n'aurais qu'à laisser faire. J'aurais l'impression d'être utile, de servir à quelque chose. Et toutes les autres filles me regarderaient avec envie. Les hommes également. Je me sentirais exister et je n'aurais pas le sentiment d'être exploitée : je serais trop conne. D'ailleurs mon corps sera toujours mon corps. Quoi qu'on lui fasse. On peut bien le rendre un peu plus beau, non ?

Je voudrais être belle, pour pouvoir m'habiller comme je le souhaite. Je voudrais être belle pour pouvoir m'habiller comme les poupées figées sur papier glacé. Je voudrais qu'on me dise belle. Je voudrais qu'on me dise sexy. Je voudrais qu'on m'admire, je voudrais charmer, que les gens soient envoûtés par ma beauté. Je n'aurais qu'à être présente, je n'aurais pas besoin de réfléchir, je n'aurais pas besoin de me poser de questions. Je me laisserais faire, je me laisserais manipuler. On me vouerait un culte, on pourrait m'aligner à côté des autres belles filles, et je n'aurais pas honte, je ne ferais pas bande à part, je ne ferais pas tache.

Voulez-vous bien enregistrer ma réclamation et l'étudier avec réflexion ? Nous sommes dans un pays à une époque où la liberté est une valeur fondamentale et primordiale, et où les choix sont vastes. Alors j'aimerais être belle. J'ai toujours voulu être belle, depuis petite fille déjà. Les choix semblent encore plus nombreux lorsqu'on est belle. Les vêtements, les matières, les textures, les motifs, les formes, les imprimés : tout est possible, tout peut être utilisé. Mais le mannequin est tout le temps le même. Pour permettre aux choix de s'étendre, on standardise. Le corps est standardisé. Sur une feuille de papier, je peux tout dessiner, tout peindre, tout colorier, mais la feuille est toujours de papier A4, toujours de même format. Il faut entrer dans le moule. Et alors tout semble permis, tout semble plus vaste. C'est ce qui me semble. C'est ce qu'on me montre. C'est ce qu'on me fait croire.

« Elle raconte quelques conneries sur sa journée de travail et file à la salle de bains voir la tête qu'elle a. Elle se traque le corps avec une vigilance guerrière, déterminée à se contraindre le poil et la viande au normes saisonnières, coûte que coûte. »

Virginie Despentes  
in  
*Baise-moi*

## **PARDON**

Je m'excuse. Je m'excuse de ne pas correspondre à vos critères de beauté. Je suis désolée de ne pas entrer dans les normes. Je m'en excuse. Oh pardon, mille pardons d'avoir de la cellulite aux fesses et aux cuisses. Je m'excuse d'avoir les hanches larges et d'avoir un ventre douillet. Je m'excuse de n'avoir ni grosse poitrine qui fasse fantasmer ni lèvres pulpeuses qui seraient comparées à tous les fruits les plus exquis dans lesquels on voudrait tant mordre. Je suis désolée de ne pas balancer des fesses galbées (j'utilise pourtant une crème spéciale que j'applique soigneusement par légers mouvements rotatifs et ce chaque jour, matin et soir, et qui coûte cent francs les cent millilitres et dont l'efficacité est prouvée : amélioration de la peau dans cinquante pour cent des cas lors de tests sur cellules végétales in vitro). Je m'excuse également pour tout le reste, je m'excuse pour ma peau, qui est trop sensible, qui rougit, qui bleuit, qui se marque et qui s'irrite lorsque je l'épile. Je m'excuse de ne pas correspondre à votre idéal, à vos critères, à vos normes. Je m'excuse de ne pas avoir le corps que vous appelez parfait. Je m'excuse de ne pas être le corps de votre rêve. Je m'excuse de ne pas être votre rêve.

« Coulée dans l'insignifiance, dans l'anonymat d'un physique dont on n'a rien à dire, rien à souligner, je deviens transparente. On me bouscule ; je m'efface. »

Martine Roffinella  
in  
*Le fouet*

## IMAGES

Des rires. C'étaient des rires qu'on pouvait entendre. Des rires tantôt aigus, tantôt graves, des rires sifflants et essoufflés, résonnants, sonnante, souvent exténués, des rires profonds, véritables, répercutants. A en rire soi-même. Rires abandonnés, provocateurs voire choquants, agresseurs, insupportables, attendrissants. Rires légers et doux, reflets du bien-être, rires cyniques, conscience d'une absurdité. Rires diaboliques, rires de maître, rires dégénérés. Puis vient le silence, lourd silence, trop lourd silence. Encore ! oui, rire encore, encore et toujours, encore plus. Il faut combler ce silence, combler ce vide. Trouver autre chose, d'autres sensations : des compensations. Alors on se met au sourire : le délicieux sourire, le précieux sourire détourneur d'attention, mais si bref le sourire, si brève la contemplation, si pâle en fin de compte, si blanche. Câlin ou complice le sourire, caressant ou communicant, mais lassant, d'un ennui ! Pas d'adrénaline. Oh oui ! l'adrénaline, l'extase, l'extrême : être hors de soi ; encore, toujours, tout le temps, à perpétuité, à l'infini. Pas soi. Au delà des limites, au-delà des possibilités et c'est la création d'un cercle vicieux : toujours créer plus de possibilités pour dépasser les possibilités. Oh oui ! de l'adrénaline ! sur commande, quand on veut comme on veut, jeu sans règle où on est toujours gagnant, adrénaline intemporelle, tout le temps, ou jamais ou un instant, sans fin, sans début, tout le temps, arrêt d'un instant. De l'adrénaline. Fantasma. Des sensations : de l'émerveillement, de l'étonnement, de l'événement, de l'horreur, de la peur, de la supériorité, de l'excitation, sur demande, d'un claquement de doigt, d'un cliquement d'index, comme on veut quand on veut, sans peine, sans ennui, sans difficulté. De l'image. Oui ! Des images, images inspiratrices et faciles. De l'image : voir. Voyeurs, exhibitionnistes. Voir, regarder, observer, admirer, espionner, laisser les yeux effectuer leur tâche devant l'image qui leur est imposée. De l'image partout, n'importe où, n'importe quand ; images rapides, diverses, variées, colorées, nuancées, partageant, donnant, cédant volontairement sensations, émotions, impressions, envies, sans ennui, car le changement est perpétuel. Des sensations pour éviter l'ennui, pour tenter de l'oublier, des sensations pour se sentir vivre. Click ! Image. Vite changer, sinon elle devient ennuyeuse. Click ! Vite ! Une autre ! Sinon l'ennui va oser apparaître. C'est alors une succession rapide d'images – et de sons, pourquoi pas ? – qui s'offre à ses yeux, succession rapide d'émotions et de sensations qui animent les neurones et l'organisme, chassant le concept des méchantes ondes négatives perturbatrices provocatrices de toutes sortes de maux ; enfin, chassant le mal-être, chassant son mal-être, son souci de ne pas être ce qu'il voudrait être, ou de ne pas être ce qu'on lui a dit qu'il fallait être.

L'homme est assis, ingurgitant les images défilantes, riant, s'esclaffant, s'agitant sur sa chaise, l'immobilité déclenchant l'alerte : bip ! saturation ; bip ! Seul défaut, source de futures investigations. Reste le sommeil et les rêves : d'autres images, mais alors non ou moins contrôlées. Et il avale toujours plus d'images écrasantes, cependant sans indigestion, car il y a la suprême présence de l'évolution. Le cervelet est en exercice, il chauffe, surchauffe, il travaille, sans conscience – heureusement – , c'est un athlète de haut niveau, en croissance fantastique, hyperbolique. C'est l'adaptation automatique, mécanique ; croissance grandiose et géniale, immense et incroyable. Mais jamais absolue l'évolution ! Elle se laisse guider, on

peut lui forcer la main, dans un bon sens ou dans un moins bon, jamais parfaite, ô le grand drame, elle n'a jamais été vue parfaite, jamais sans dérive, jamais à l'abri. La tête de l'homme évolue, grossit, gonfle : elle est lourde, très lourde, trop lourde. Sa nuque lui fait mal, mais il ne sent plus la douleur, les idées étant occupées ailleurs. Sa tête penche en arrière et bip ! on entend un craquement. La gravité, encore si peu niée, met en œuvre son effet : la tête est trop lourde par rapport au corps trop frêle, et alors c'est un son qui est transmis : crack. La tête roule par terre : encore une image. Avec le sang bien sûr (il faut une sensation), le sang qui coule, et la froideur du corps qui ne va pas tarder, la puanteur également, les yeux vides et vidés dans une vie et un endroit vides. Et le sourire aux lèvres et l'expression de bonheur sur son visage.

« Je m’efforçais de fuir ce qui m’apparaissait comme la  
sinistre prison de la chair ; je ne pouvais aimer mon  
corps qu’en imaginant que je le quittais. »

Poppy Z. Brite  
in  
*Le corps exquis*

## JE(U)

Regarde-moi.

Regarde-moi. Regarde-moi bien. Scrute-moi. Observe-moi. Dévisage-moi. Regarde-moi dans les yeux. Et pas que. Déshabille-moi du regard, vois et imagine mes courbes, mes traits, ma peau, ma chair, mes muscles, mon sang, mes organes. Regarde au plus profond de moi. Devine-moi. Découvre-moi. Découvre-moi pour me découvrir. Satisfais ta curiosité. Déshabille-moi, défais mes vêtements, mes sous-vêtements, déballe le paquet cadeau et émerveille-toi, sois déçu, sois heureux, sois mécontent, sois étonné ou intrigué, outragé ou indigné, sois tout sauf indifférent. Donne-moi de l'émotion. Regarde mon corps, regarde sa nudité, regarde-le dans son intégralité, regarde ses formes. Vois mes cicatrices et leur histoire. Vois mes marques et leur histoire. Vois mon histoire. Vois les dessins sur ma peau qui mènent ton regard, qui le promènent : visite guidée, sans barrière ni panneau. Suivez le guide. Tu es libre de me regarder. Mais ton regard se laisse emporter et s'emporte, ne peut que difficilement se détourner du sentier tatoué. Poursuis ton chemin. Vois le métal sur ma peau, à travers ma peau, sous ma peau. Vois le métal à nu ou caché, emballé de peau, parfois de graisse, me donnant d'autres formes. Vois le métal qui peut trancher, qui peut déchirer, transpercer, blesser, tuer, sauver. Vois le métal qui s'ajoute ou qui remplace, qui raconte ou qui suscite un fait, un sentiment. Regarde l'anneau qui perce mon oreille, qui y voyage, qui l'habite, qui forme une crevasse, un trou, pour pouvoir s'enfoncer puis explorer. Vois les bosses, les excroissances géométriques sous ma peau. Il y a quelque chose sous ma peau. Touche.

Touche-moi.

Touche-moi. Touche-moi bien. Touche ma peau. Pince-la. Caresse-moi. Effleure-moi. Palpe-moi. Tâte-moi. Touche et sens ma douceur, la douceur de ma peau et sa rugosité par endroits. Teste son élasticité, sa fermeté ou sa mollesse. Frôle-moi. Promène tes mains sur mon corps. Donne-moi des frissons. Donne-moi des sensations. Touche ma matérialité. Réalise que je ne suis ni un rêve, ni un cauchemar, que je ne suis pas une illusion, que je ne suis pas une hallucination. J'existe et je suis là. Pour te le prouver, pour me le prouver, touche-moi. Touche mes seins, parcours-les d'un doigt léger. Appuie dessus, fort, bien fort, plus fort. Masse. Tripote. Malaxe. Pétris. Pince. Prends-les dans tes mains. Juste de la bonne grosseur. Exprès de la bonne grosseur. Ils sont fermes et bien droits. Les perceptions ne sont pas trop faussées : elles ne sont ni aliénées ni anéanties : les implants sont cachés sous la masse graisseuse. Laisse tes mains confirmer ce que tes yeux te montrent. Laisse tes mains s'approprier de ce qui s'offre à tes yeux. Touche-moi. Griffes-moi. Empoigne-moi. Secoue-moi. Frappe-moi, tape-moi, brusque-moi. Fais-moi mal, juste mal. Fais-moi ressentir de la douleur, montre-moi ce qu'est la souffrance. Fais moi ressentir. Montre-moi que je peux ressentir. Des sensations. Encore des sensations. Je veux avoir la sensation de souffrir qui m'indique que je vis, que je n'existe pas seulement, que je ne suis pas une chose inerte, un amas de cellules automatisé, mais que je vis. Que je Vis. Violente-moi. Cogne-moi. Marque-moi. Laisse des traces de ton existence et de ta présence sur moi. Fabrique-moi une histoire. Frappe. Tes mains sont encre, mon corps est papier. Tape, comme sur une machine à écrire. Frappe et tape. Appuie. Perce. Transperce mon corps d'anneaux. Déchire la chair et fais se côtoyer le sang et le métal. Invente-moi des traces indélébiles, qu'elles puissent me définir, qu'elles puissent me conter. Ajoute à ma mortalité un semblant d'immortalité, quelque chose

que j'intégrerai, qui fera partie de moi, qui sera moi et qui ne pourra pas, qui ne se désintégrera pas, qui ne périra pas, qui ajoutera un plus à mes restes, les différenciera des autres restes. Frappe-moi. Défonce-moi, comme si tes poings voulaient pénétrer mes entrailles, voulaient sentir ma chaleur interne, la viscosité de mes organes, voulaient tester la solidité de mes os, voulaient permettre à tes yeux de voir au plus profond de moi, pour me connaître, pour tout connaître de moi, pour m'intégrer, pour l'envie de savoir, pour connaître mes pensées, mes connaissances et mes sensations. Frappe pour te donner l'illusion de m'intégrer, de ne faire qu'un avec moi. Frappe pour me faire réagir ou pour me faire agir. J'ai mal. Tu frappes. Je souffre. Tu tapes. Mais tu ne peux me tuer, tu ne peux m'achever, tu ne peux réellement déchirer ma peau. Tu me veux certes pour toi, rien qu'à toi, mais tu veux pouvoir non seulement me voir, mais aussi m'entendre, tu veux mon consentement, tu veux me sentir le dire. Tu frappes et j'ai mal. Serre-moi. Utilise toute ta force pour me serrer dans tes bras. Tiens-moi dans tes bras. Console-moi. Enlace-moi. Sens ma matérialité. Sens mon odeur.

Sens-moi.

Sens-moi. Sens-moi bien. Sens l'odeur de mon corps, l'odeur de ma peau. Sens les odeurs qui émanent de moi et qui indiquent que mon organisme est en activité, qu'il y a des mouvements à l'intérieur : il se passe des choses en moi. Sens-moi. Flaire, hume et respire mon odeur. Après avoir constaté que mon corps pouvait réagir, tu constates que mon corps peut également agir. Sens-moi. Sens ma sueur. Sens la transpiration mêlée aux quelques gouttes de sang qui perlent sur ma peau. Sens mon odeur féminine. Sens mes phéromones, ces agents libérés afin de provoquer une réaction comportementale chez un semblable, qui se jettent dans tes narines qui ne peuvent déjà plus s'en passer, sens ses informations, ces paroles muettes qui envahissent et dégoûdissent ton instinct. Sens l'odeur du parfum synthétique aux notes excentriques et volatiles ou piquantes et pesantes, cette odeur qui ne fait rien d'autre que de m'habiller et d'éveiller des impressions ou d'évoquer des lieux et des couleurs chez toi, qui excite ton imagination qui frétille et qui te met en exaltation. Renifle, jusqu'à éternuer. Inspire, jusqu'à ce que tes poumons soient sur le point d'exploser. Sens mon haleine, cet air qui m'a traversée, qui m'a nourrie et qui t'indique que mon corps n'est pas vide. Sens l'odeur du savon et de la crème hydratante qui prennent eux aussi soin de moi. Sens et respire et prends-moi dans tes bras, pour que je puisse être convaincue de ta présence. Fais-moi sentir ton souffle. Sens-moi. Imprègne-toi de moi. Que tes narines avalent mon odeur, que je puisse aussi aller en toi. Avale-moi. Goûte-moi.

Goûte-moi

Goûte-moi. Goûte-moi bien. Goûte ma peau. Croque-moi. Déguste-moi. Savoure ma saveur. Goûte ma transpiration. Goûte mon sang coagulé. Accompagne tes caresses de baisers. Embrasse-moi. Ballade tes lèvres sur moi. Goûte-moi. Lèche-moi. Suce-moi. Enduis-moi de ta salive et goûte à la mienne. Plante tes dents dans ma chair. Mords-moi. Convaincs-toi de l'activité de mon corps, constate et réalise ses productions. Transmets-moi le tout. Goûte-moi encore. Mange-moi. Avale-moi. Rassasie-toi de moi. Consomme-moi. Dévore-moi. Lèche-moi. Lave-moi. Lave mes marques indésirables. Efface les histoires trop délicates. Maintenant que j'ai vu que je pouvais ressentir, lave-moi. Fais-moi jouir du présent. Exécute des dessins éphémères avec ta langue sur moi. Ta langue est peinture, mon corps est papier. Le décor est gravé et il ne manque plus que le gros plan. J'ai tout préparé : exécutons-le.

Figeons-le. Clic clac : photo souvenir qui circulera de mains en mains, d'enfants à petits-enfants : il faut bien transmettre quelque chose ; jusqu'à la lassitude, jusqu'à la saturation, où la photo deviendra cendres et fumée, comme moi. Réalise-moi. Fais-moi naître du papier. Rajoute-moi une dimension. Découvrons d'autres dimensions. Goûte-moi. Goûtez-moi. Goûtez-les. Un peu de vie, un peu de couleur : rose bonbon, jaune vert ou bleu pastel, toutes rondes toutes mignonnes les pilules du bonheur. Et c'est le goût amer dans la bouche et la tête qui tourne, les autres couleurs qui s'amènent, rapidement rejointes par une multitude de sensations accompagnées d'une myriade de lumières, de flashes qui s'éclipsent aussi vite qu'ils sont apparus, effaçant l'espace d'un instant l'ennui, le recouvrant de la gélatine moelleuse qu'est l'oubli. C'est l'explosion, le bien-être, la résolution et l'explication de tout, les solutions pour tout. Encore, encore et encore. Agréable tourbillon qui s'achève par un toboggan donnant la nausée. Vomis. Goûte-moi. Donne-moi de la vie. Donne-moi une vie. Libère ma liberté. Lèche-moi. Laisse ta langue entrer dans ma bouche, entrer en moi pour voir ce que j'ai en moi, pour voir ce que je suis. Laisse ta langue entrer dans ma bouche, dans mes oreilles, dans mes narines, entre mes jambes. Goûte-moi. Goûte ma peau. Goûte mes sécrétions. Goûte mes fluides. Embrasse ma peau et laisse le bruit de frottement accompagné d'une aspiration d'air s'échapper alors que mon ventre et mon estomac se manifestent. Ecoute.

Ecoute-moi

Ecoute-moi. Ecoute-moi bien. Ecoute mes organes travailler, ma matière voyager. Ecoute les clapotis, le bruit que font tes mains lorsque tu me touches, me caresses, me frappes, le bruit que font tes lèvres quand tu me donnes un baiser, le bruit de ta langue lorsqu'elle me parcourt. Ecoute le bruit de notre respiration lorsque le désir ou la colère monte. Ecoute le silence lorsque tu me regardes. Ecoute mon corps qui te parle. Ecoute la lueur de mes yeux qui te parle, le métal qui transperce le lobe qui te parle. Les cicatrices, les marques, les dessins, les excroissances, le naturel et l'artificiel, l'intérieur et l'extérieur, le profond et le superficiel te parlent. Ils t'interrogent. Ecoute les battements de mon cœur au fond de ma poitrine. Ecoute-le en tâtant mes poignets ou mon cou. Ecoute le son de ma voix qui s'arrache de ma gorge. Ecoute les pièces de métal qui s'entrechoquent ou qui choquent. Ecoute-moi et parle-moi. Dis-moi. Ecoute les gaz qui s'échappent de mes intestins et de mon estomac. Ecoute l'électricité passer de neurone en neurone et retranscrite maladroitement par mes cordes vocales. Ecoute la musique. Ecoute la musique de nos corps, écoute la musique de fond qui cache les mauvais bruits de fond qui font se sentir mal. Ecoute la musique qui fond sur moi pour se mêler à ma gêne afin de l'étouffer. Ecoute mes gémissements, mes murmures décorés de velours. Ecoute ces bruits qui résonnent à l'intérieur de moi. Ecoute ces bruits, ces sons, toutes ces images qui dansent à l'intérieur de moi. Ecoute ce qu'il y a au plus profond de moi, ce qui est au loin, ce qui est si loin, ce qui me dépasse.

Ecoute. Goûte. Sens. Touche. Regarde.

Regarde. Invente. Imagine. Devine.

Dis-moi.

Qui suis-je ?

« Obligé de la voir, son corps flasque et informe. Elle ne supportait plus qu'il pose sa main sur elle, le désir condamné. Trop bouffé par la honte, à peine il la touchait. Boule de plomb dans sa gorge, elle voulait disparaître. »

Virginie Despentes  
in  
*Mordre au travers*

## **LA VOIE FERREE**

Sur la voie ferrée, deux moineaux se partagent un bout de pain. Les mouvements de leur bec, de leur tête, de leurs ailes réchauffent en cette journée d'hiver. Grand attendrissement. Un des oiseaux s'envole. Un sentiment de pitié pourrait survenir à l'image de ce moineau, seul, avec comme seule nourriture un bout de pain sec, mais le moineau là sous les yeux, ne peut comprendre cette pitié. Il n'a aucune idée de ce qu'elle peut représenter. Elle n'existe pas. La pitié n'existe pas. C'est une envie. C'est l'envie de se trouver à la place de l'oiseau, d'être l'oiseau. l'envie d'être emplie de satisfaction par le trésor qu'est le pain qui s'offre à lui et comme lui, partir, s'envoler où il veut, quand il veut, comme il veut.

« Plus les zébrures me transformaient en chandail raccommodé, plus je désirais être ravaudée, vulgairement rapetassée. Pour tenir encore. Et affronter d'autres crachats. »

Martine Roffinella  
in  
*Le Fouet*

# NEVROSES

## I

L'eau chauffe dans la casserole, siffle, tandis que je fais les cent pas dans la pièce.

Ce bruit me chatouille et me chicane l'oreille, mais j'aime la chaleur qui se dégage. Il fait froid. C'est l'enfer : le feu autour, dedans, à l'intérieur, tout le long, partout. Et il fait froid. Les douces flammes dans la cheminée, la douce flamme de la chandelle droite, fière, filiforme qui va se consumer, qui va se ramollir, qui s'éteindra, la douce flamme que j'aurais en moi, au fond de moi, dans mon cœur qui n'est pas de pierre alors qui brûle. Mais il fait froid. Me ferais-je un film ? C'est flou. Je m'en fiche, je me fâche et je m'en fiche. Est-ce que je m'en fiche ? Réellement ? Est-ce la passion ? Est-ce la foudre ? La foudre qui chamboule, qui chahute, qui chambarde tout, qui fait tout chavirer, qui fait tout s'enflammer. Alors que je m'enflamme, il fait froid. Peut-être suis-je un navire chavirant, un chacal à l'affût, le chèvrefeuille s'attachant. Que de chimères idées, chimères pensées semblant si importantes. Flash. Charabia. Je perds le fil. Un soudain goût immodéré pour le trash. Apparition de notions de péchés et de fautes, d'idées de folie consciente, et l'effroi. Effroi latent, peint en transparent, ignoré, qui nourrit la flamme, qui la fait croître, se mouvoir, se déchaîner de l'effroi enchaîné ; la flamme immense qui brûle mais il fait froid. L'enfer et il fait froid. Et cette colère, cette flamme de colère soufflant sur les métaphores si chéries et touchantes, si recherchées, si fascinantes. La limite des mots. Transparentes colères, transparentes peurs, transparentes flammes. J'ai froid.

L'eau chauffe dans la casserole, siffle, tandis que je fais les cent pas dans la pièce.

## II

L'eau chauffe dans la casserole, siffle, tandis que je fais les cent pas dans la pièce.

En rentrant, en franchissant le seuil de la porte, j'avais remarqué le désordre de la pièce, de ma chambre, de mon chez-moi. J'avais alors claqué la porte, mis de la musique, allumé la plaque, geste devenu typique, posé mon sac et était entrée dans la chambre bordélique. J'avais posé le magnifique paquet et était retournée à mon eau chaude. C'était le sympathique contact avec la chaleur que je recherchais : atypique besoin, désir famélique de chaleur. C'est sans aucun tact que j'accède au liquide et m'en retourne à mon maléfique paquet auquel je m'accroche : apathique pacte, sournoise musique que l'on s'accorde et qu'on acclame et qui trompe. Sur la table de nuit, le réveil, et son tic tac. Tic. Tac. Tic. Tac. Tic. Tac.

### III

Tic. Tac. Tic. Tac. Tic. Tac.  
On. Off. On. Off. On. Off.  
No. Yes. No. Yes. No. Yes.  
What's wrong ? What's wrong ? What's wrong ?  
No communication. No communication. No communication.  
Tic. Tac. Tic. Tac. Tic. Tac.  
What's wrong ?  
Say it  
Die Schweige.  
Die Angst.  
Secret. Secret. Secret.  
Mots saccadés. Mots étrangers. Mots pour dévoiler. Mots pour cacher. Mots  
entremêlés. Mots insensés. Mots pour exprimer. Mots pour tenter d'exprimer l'inexprimable.  
Parle. Parle. Parle.  
Tais-toi. Tais-toi. Tais-toi.  
Ne pas tout dire, ne pas tout comprendre, ne pas tout faire comprendre : vide de l'âme.  
Ne pas tout garder, ne pas tout contenir, ne pas tout enfermer : prison de l'âme.  
Milieu.  
Moyen.  
Juste.  
Juste milieu  
Juste milieu selon ses moyens.  
Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je ne sais pas.  
Mots pour exprimer l'inexprimable.  
Mots pour exprimer l'exprimable.  
Je ne sais pas.  
Inexprimable.  
Pas milieu.  
Pas moyen.  
Pas juste.  
Confusion.  
Réduction.  
Juste milieu exprimable.  
Inexprimable.  
Injuste extrême inexprimable.  
No communication. No communication. No communication.

« Il est à ce propos amusant de noter que Deleuze et Debord, deux intellectuels respectés de la fin du siècle, se sont l'un et l'autre suicidés sans raison précise, uniquement parce qu'ils ne supportaient pas la perspective de leur propre déclin physique. Ces suicides n'ont provoqué aucun étonnement, aucun commentaire ; plus généralement les suicides de personnes âgées, de loin les plus fréquents, nous paraissent aujourd'hui absolument logiques [...] rien, y compris la mort, ne leur paraît aussi terrible que de vivre dans un corps amoindri. »

Michel Houellebecq  
in  
*Les particules élémentaires*

## DE LA POUPEE A LA STATUE

Une pluie fine ne cesse de tomber cet après-midi. Seuls quelques rayons de soleil parviennent à traverser les nuages blancs dispersés. Un orage se prépare. On peut voir les nuages noirs arriver, lentement, sournoisement. Un vent fouette les visages. L'air devient lourd, de plus en plus étouffant. Ce sont de grosses gouttes qui perlent sur son visage. Le ciel est complètement couvert ; l'eau coule, ruisselle et clapote sous ses pas. Elle fait attention à ne pas glisser en descendant. Elle n'avait point prévu de prendre un parapluie : le temps ne s'annonçait-il pas si doux ce matin ? En marchant, elle repense à sa journée. Elle avait eu peur. Et elle a encore peur. Et elle frissonne encore. Elle se glace. Ses cheveux dégoulinent. Elle est trempée. Elle avait eu peur cet après-midi dans le grenier : ayant eu un moment de libre, elle y fut menée, par curiosité, et par ennui. Elle avait gravi les escaliers, tourné l'épaisse clef dans la serrure et avait franchi l'étroite porte. Elle s'était trouvée dans une immense pièce si gigantesque qu'elle ne pouvait en voir le bout. Les objets et les meubles entassés, recouverts de draps blancs, formaient un infini dédale. Alors qu'elle parcourait les allées, à la fois émerveillée et craintive, elle eut un frisson. Allées sombres et illuminées par quelques lumières que de petites lucarnes disposées çà et là laissaient s'infiltrer s'alternaient. Un fin rideau, léger et sale, situé à la hauteur de sa tête, retint son attention. Alors qu'elle s'en approchait, son cœur se mit à battre, de plus en plus vite. La circulation de son sang dans ses membres augmentait et c'était tout son organisme qui s'échauffait et dégageait une ardeur de plus en plus intense. Elle souleva le rideau d'une main, regarda, détourna la tête tout en se voilant les yeux avec son autre main. Elle sortit du grenier en courant, dévala les escaliers et retourna à ses occupations, cependant toujours hantée par l'image qu'elle tentait vainement d'oublier. A la fin de l'après-midi, elle sortit sous les douces gouttes d'eau qui maintenant la recouvrent entièrement alors qu'elle descend rapidement le chemin qui mène à la gare. Il faut qu'elle se dépêche, qu'elle parte, qu'elle s'échappe, qu'elle fuie : son train part bientôt. Elle repensait à la magnifique poupée qu'elle avait lorsqu'elle était petite fille ; la même que celle qui se trouvait derrière le rideau, à la seule différence que cette dernière avait subi les méfaits du temps : elle était décousue et déchirée à certains endroits. Et elle ne peut se débarrasser de cette image effrayante. Alors elle court. Et elle a froid. Et la pluie tombe. Les gouttes d'eau frappent, se rebellent, lui font mal, lui collent à la peau. Elle est recouverte. La couche s'épaissit, perd de sa transparence, devient translucide, puis opaque, blanchit. Elle peine à bouger tant la température est glaciale, tant l'enveloppe durcit. Elle se fige, pâle. Immobile, sur le chemin de la gare, la belle statue de marbre.

« Si vous saviez ce que c'est vraiment qu'être, à la lettre, un tas d'organes, si vous pouviez imaginer une seconde ce que ça implique, de limitation, de manipulation par les autres, d'impuissance au monde »

Bernard Comment  
in  
*Le colloque des bustes*

## CRU

Il ouvre le réfrigérateur et s'empare de l'assiette recouverte de cellophane. La fraîcheur de l'assiette et la couleur rosée apparaissant à travers le fin film plastique le mettent déjà en appétit. Soigneusement, il déballe l'assiette, puis la dévore ; du regard seulement. Il laisse monter le désir : l'envie que lui procure l'image de la viande crue secoue tous ses nerfs. La viande est découpée en fines tranches disposées régulièrement sur la porcelaine. Le rendu est très esthétique. La viande est toute fraîche. Elle est toute jeune ; elle est encore naïve et innocente. Sa couleur est encore très claire, trop claire à son goût. Mais tout cela va bientôt changer et cette idée le réjouit. Le sang restant sur la viande, teintant légèrement la chair va tout sauf à l'encontre de cette idée.

A l'extérieur, la chaleur est étouffante. Le soleil semble exercer quelque vengeance en frappant de toutes ses forces. Ses armes, les rayons, sont inévitables. La brillance des reflets contraste avec la pâleur mate de la viande, la chaleur avec sa fraîcheur. Cette rupture perturbe inévitablement l'équilibre de l'atmosphère et réveille tous ses sens, les mettant en émoi. Il est attendri par la lueur blafarde de la chair, touché par son aspect élastique, triste de l'arôme stérile et volatile qui emplit son palais lorsqu'il l'effleure de sa langue, blessé par son odeur aseptisée. Ses muscles se figent, son corps est parcouru de spasmes et convulse : c'est l'unique moyen qui lui est connu afin d'éviter que l'horreur et la colère, le foudroiement et la blessure n'exploient et provoquent de regrettables agissements. Il est pris de sentiments d'injustice, de haine et de honte, de sentiments aussi crus que la viande ; la crudité : unique fragrance commune les unissant d'un immuable lien. Il avale sa salive qui devient trop abondante. Son imagination est en activité intense. Il se lèche les babines de réjouissance, n'attendant que le moment de complaisance où il pourra se jeter sur la viande crue et la dévorer sans aucune tenue, n'utilisant que ses doigts, chair contre chair, corps à corps où la victoire lui est assurée. Il essaie de se calmer. Il défait sa cravate ainsi que les premiers boutons de sa chemise : l'air est trop lourd, trop pesant. L'asphyxie, la suffocation sont trop proches. Il passe ses mains dans ses cheveux pour les réajuster afin de ne pas faire trop mauvaise manière chaque fois qu'il daigne jeter un regard dans un miroir. Il remonte également ses manches. On peut voir des auréoles sur sa chemise à la hauteur de ses aisselles. Des gouttes de sueur perlent sur ses tempes. L'une d'elle dégouline rapidement et ploc ! tombe. Les gouttes de transpiration ne finissent pas de ruisseler et il s'en amuse. Il est au-dessus de l'assiette et la vise : les perles de sueur donnent à la viande crue une saveur salée plus prononcée et ajoute un arôme animal, une composante mâle s'harmonisant avec la féminité de la chair créant ainsi un effet androgyne troublant. Mais il ne va pas encore y toucher : la viande n'est pas encore prête. Il la faut certes crue, mais assaisonnée également. La tiédeur moite de la pièce y contribue pleinement.

Micro-organismes et moins petits organismes trouvent enfin de quoi se rassasier et ne s'en privent nullement. Quelques mouches osent approcher et il se réjouit de leur contribution. Mais qu'elles déjectent leur salive afin de dissoudre ce qui peut être dissous, qu'elles se nourrissent, qu'elles pondent éventuellement quelques œufs et qu'elles s'en aillent ! Il ne peut supporter leur bourdonnement. Si les voir s'affoler autour de cette chair et y déposer de leurs épices l'excite, leur manie après, de harceler sa peau l'agace profondément. Il a l'impression que son intégrité est mise en péril et il ne le voudrait pour rien au monde. Alors il chasse les mouches. De plus, les mouches ne partent que rarement sans laisser quelques présents : elles

abandonnent volontiers quelques-uns des germes qu'elles transportent qui ne se font guère prier pour se multiplier, tout particulièrement dans une atmosphère et des circonstances si agréables et propices à une telle activité.

La fine viande entre en putréfaction. Elle se décompose petit à petit. Son désir se ravive petit à petit. Les moisissures et les champignons s'installent et bouleversent tout, s'incrustent au plus profond de la matière pour l'affecter de manière irréversible. C'est l'une des choses qu'il préfère dans cette situation : l'irréversibilité. C'est cette idée de phénomène qui s'ensuit d'une immuabilité lui donnant une impression de puissance qui s'allie psychologiquement chez lui à l'invulnérabilité qu'il aime. Il aime voir la couleur de la chair s'assombrir, il aime voir sa structure devenir poreuse, sembler plus molle, plus tendre, devenir moins élastique, devenir fragile en quelque sorte. Il se frotte les mains et sur son visage s'inscrit un sourire qui assassine le rire. L'odeur se développe également, devient lourde et emplit fortement les narines à chaque inspiration. Cette odeur était inévitable ; impossible de la nier, impossible de nier sa puissance, impossible de nier la puissance. Le temps, les heures, les minutes, la vie, ses complices, effectuent à merveille leur travail. Ses partenaires sont des valeurs sûres, inébranlables : il peut avoir une confiance absolue en elles. La viande abandonne son teint rose pâle pour un ton plus rouge. Presque bordeaux, tel un bon vin qui enivre à faire perdre la tête, qui emmène au pays de l'extase. Le noir est présent également. La couleur totale et finale est plus intense, plus foudroyante. Cet éclat, ce foudroiement, c'est la douleur, la souffrance, l'agonie. Car la viande se décompose, car elle est en train de mourir. S'il y a mort, il y a vie. Si la chair est en train de mourir, c'est qu'elle vivait et qu'elle est encore en vie. Et il va profiter de ses derniers instants de vie, il va profiter de ce que plus personne d'autre ne pourra profiter.

La mort de la chair lui permet de remplir ses certitudes.

La mort de la chair lui permet de remplir ses souhaits.

La mort de la chair lui permet de remplir ses volontés.

La mort de la chair lui montre la réalité de la vie.

La mort de la chair lui montre la réalité de son pouvoir.

La mort de la chair était son ordre, son désir, sa détermination, son vœu, son œuvre, aidé de ses deux fidèles amis, compagnons et complices : le temps et la vie.

Il aime le parfum qui se dégage de l'assiette, la tiédeur moite de la viande. Peut-être que le rendu était auparavant très esthétique, mais à ce moment là, le rendu est beau. Il hume les effluves, s'en emplit les poumons. L'odeur de charogne, de bête sauvage, agressive, oppressante, exubérante, lui émoustille les sens ; cette scène fauve, féroce, bestiale, chez lui, mise en place par lui pour lui, sous son contrôle, soumise à lui, le reconforte tout autant qu'elle le stimule.

La chaleur et l'ivresse le font suffoquer. Il déboutonne sa chemise, puis son pantalon qui tombe au sol. Il s'en défait, l'écarte. Il se débarrasse de sa chemise. Il attrape délicatement une fine tranche de viande. Il fait attention à ne pas la rompre ou toute la préparation aurait été inutile. Il pourra se permettre des folies après, éventuellement, pour fêter sa réussite. Il tient finement le bout de chair entre son pouce et son index droits. Il est assis par terre, sur le carrelage de la cuisine qui le rafraîchit pour l'instant. Il approche la pulpe humaine de son nez, la hume ; sa tête tourne. Difficile de savoir ce qui se passe dans sa tête, en lui, au plus

profond de lui, pas évident de comprendre. C'est comme une cigarette allumée, la température est si haute, ça bouillonne tellement, les réactions, les réactions chimiques sont si nombreuses, si difficiles à dénombrer, à identifier, à savoir sur quoi et comment elles agissent. Et surtout, pourquoi. Les différents composants défilent à n'en plus finir, on ne sait pas où il vont, ce qu'ils font, on ignore leur véritable rôle. Ce qui se passe dans sa tête est comme une cigarette. Parfois agréable, pas toujours mauvais, pas toujours sain.

Il l'inspecte sous tous les angles. Il l'approche de sa bouche, sors légèrement sa langue, la frotte doucement contre le bout de chair. Le goût est prononcé, fort et surprenant. Il envahit toutes ses sensations. La fadeur s'est dissipée. Il baisse ses paupières pour apprécier l'instant, pour mieux savourer l'arôme. Malgré la moiteur de la viande, de la chair, du corps, une sécheresse vient troubler son projet de festin. Il étend la tranche sur sa paume puis la pose contre sa poitrine dégoulinante de sueur. Il la frotte bien afin de suffisamment la lubrifier pour que sa langue puisse glisser sur elle, pour qu'elle puisse glisser dans sa gorge. Il se caresse le corps avec la viande crue, avec la viande aussi crue que sa propre viande, avec de la viande aussi crue que ses gestes, aussi crue que ses désirs et pulsions. Il s'éponge, s'essuie, se lave. Ils se frôlent, il se frottent. La chair retourne à la chair. C'est comme s'il retrouvait un organe qu'on lui aurait amputé. C'est la fusion. Le bout de chair s'effrite, se dissipe partout sur lui. Il ne reste qu'une belle boule, bien luisante et humide. Il la regarde attentivement une dernière fois, lui fait découvrir son palais et l'abandonne à sa langue et ses dents qui se font une joie de s'occuper d'elle. La viande est très tendre, très facile à déchiqueter, à mâcher. Elle fond presque sur sa langue. Il la déguste, en apprécie la puissante saveur. Sa chair se brise sans force sous ses dents, se mêle à sa salive, s'y dissout et il avale cette douce potion en essayant de faire durer au maximum cet instant. Le plaisir est au paroxysme. La viande atteint l'estomac, c'est tout. Ses yeux s'ouvrent, maculés de vaisseaux sanguins éclatés. L'assiette n'est pas vide. Il crache dessus, l'arrose de sa salive pour y mettre un peu de sauce. Mais cela ne le satisfait pas. Il aime les plats en sauce, bien préparés, bien mijotés. Son travail n'est pas terminé. Il stresse. Il doit finir accomplir, réussir, avoir du plaisir. C'est son slogan. Il prend un couteau dans l'un des tiroirs de la cuisine, se taillade un peu l'avant-bras, un peu trop dans la précipitation. Un filet de sang jaillit coule et macule la cuisine, sa cuisine, ses plans. Il arrose la chair de son sang et obtient une viande bien juteuse, juste comme il l'aime. Un bon plat en sauce. Les yeux sont exorbités, les muscles de sa main se décrispent. Il laisse tomber le couteau et le choc de l'acier sur le carrelage fait percussion à son halètement bruyant qui emplir toute la pièce. Son sang coule. Il fixe de ses globes oculaires l'assiette et le film transparent qui se trouve juste à côté, chiffonné, presque oublié. Et soudain, dernier élan, il se jette sur la chair restante. De ses deux mains plongées dans la sauce qu'est son sang, il empoigne la viande, la malaxe, la prend bien en main, déchire d'un côté, détient un lambeau qu'il jette dans sa gorge et qu'il avale tout rond, tête penchée en arrière ; et immédiatement il déchire un autre morceau de l'autre main qu'il laisse aussi glisser dans sa gorge, glisser sur et entre ses dents. C'est le carnage. Il déchire. Il avale. Il arrache. Il rigole. Il avale. Il doit avaler. Il s'effondre.

Il est allongé sur le carrelage de la cuisine, vidé de son sang, yeux grands ouverts, bouche béante, des lambeaux de chair coincés entre les dents.

« Et la baise, c'est bien tout ce qu'elle a trouvé qui  
mérite encore un détour et quelques efforts. »

Virginie Despentes  
in  
*Baise-moi*

« Il est piquant de constater que cette libération sexuelle a parfois été présentée sous la forme d'un rêve communautaire, alors qu'il s'agissait en réalité d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme. »

Michel Houellebecq  
in  
*Les particules élémentaires*

# Bibliographie

BRITE Poppy Z. , *Le corps exquis*. Paris : éditions J'ai Lu, 1999 ; p. 14

COMMENT Bernard, *Le colloque des bustes*. Christian Bourgeois, 2000 ; p. 40, 68

DESPENTES Virginie, *Baise-moi*. Paris : éditions J'ai Lu, 2000 ; p. 8, 49, 51

DESPENTES Virginie, *Mordre au travers*. Paris : Libro, 1999 ; p. 37

HOUELLEBECQ Michel, *Les particules élémentaires*. Paris : éditions J'ai Lu, 1998 ; p. 116, 248

MASSAT Alice, *Le ministère de l'intérieur*. Paris : Denoël, Collection Folio, 1999 ; p. 56, 208

ROFFINELLA Martine, *Le fouet*. Paris : éditions Phébus, 2000 ; p. 11, 33

« Alors moi j'accoucherai aussi, par le ministère de mon intérieur. Je veillerai sur ton corps et nous nous entendrons. Maintenant je sais comment survivre à cette affaire. Il faudra goûter de bonnes choses. Personne ne sera en retard. Le lapin nous attendra et nous nous entendrons. »

Alice Massat  
in  
*Le ministère de l'intérieur*